

# L'ambiance dans le quartier de la Putterie

**Mayer R.**

Professeur émérite

Le quartier bruxellois de la gare centrale, de la Galerie Ravenstein et du Boulevard de l'Impératrice avait un tout autre visage lorsque, en des temps reculés, les étudiants de l'ULB parcouraient le quartier de la Putterie formé par des rues aux noms étranges : rue Cuiller-à-Pot, Montagne aux Aveugles, rue des Douze-Apôtres, rue des Sols, rue Terarken, rue d'Isabelle, rue Nuit-et-Jour, rue des Cailles et rue d'Une Personne. Les commerces y étaient variés : antiquaires, brocanteurs, bouquinistes, merceries, confiseries et aussi les boutiques de la dentellière, du lunetier, du perruquier, du bijoutier et du fabricant de plumes pour parures et boas. N'oublions pas les indispensables brasseries et cabarets qui voisinaient avec les jolies façades des hôtels de maître de style Louis XV et Louis XVI.

Le quartier de notre vieille Université était en tout point remarquable par les bâtisses qui le formaient et par son aimable caractère, mais aussi par l'ambiance et l'animation qui y régnaient.

" L'Université, dès son installation rue des Sols ", a écrit L. Hymans<sup>1</sup> " jeta dans ce quartier paisible toute une animation, l'emplissant de vie et de mouvements aux heures de sortie des cours. Des cabarets, dont l'enseigne est depuis quarante ans restée la même afin de maintenir leur clientèle accoutumée d'étudiants, s'ouvrirent dans la rue Cantersteen et la rue des Sols ; l'un d'eux, l'estaminet A la Vue de l'Université que ses familiers avaient baptisé Au Trou est resté longtemps fameux ".

" Il y a un singulier contraste entre la rue des Sols (*siège de l'Université*) et les voies étroites et tordues où s'épandent à pleins bords, avec une rumeur de marée, le flot montant et descendant des courses affairées, pressées par l'heure du bureau ou des rendez-vous, des flâneries lentes le long des vitrines où brillent les bijoux, les soies, les bibelots de luxe, avec des coups de chapeau, des petits saluts de gens qui se retrouvent chaque jour au même endroit, et des sourires, des poignées de mains, des œillades; c'est un emmêlement de femmes élégantes dévalant à pas menus le long de la pente raide où s'essoufflent laborieusement à la montée, de jeunes gens chics qui se dandinent, suivent d'un regard excité quelque jolie tournure qui se cambre, un visage rose qu'estompe la voilette, un pied fin que découvre la jupe relevée par crainte de souillure ; d'employés qui se hâtent, le portefeuille sous le bras, d'ouvrières qui s'en vont

trottinant à l'atelier ou en reviennent ; puis au milieu de tout ce mouvement, dans l'enchevêtrement de cette foule bigarrée, des voitures dont le frein grince, des omnibus qui se traînent lourdement, des attelages qui suent et qui soufflent ".

Albert Guislain<sup>2</sup> a bien restitué l'ambiance du quartier de l'Université : " La rue de l'Empereur débouchait allègrement dans la rue Cantersteen où florissaient, sans une écornure, les cafés estudiantins *Ancien Ballon* et *Nouveau Ballon*. Ils étaient déjà frappés d'une exécution capitale. Mais l'exécution avait été remise tant de fois qu'ils y étaient accoutumés ".

" Les étudiants à la sortie du Palais Granvelle s'égaillaient encore dans le quartier de la Putterie, vieux pignons, vieux porches, maisons de guingois, autre quartier Sainte-Geneviève où l'apprentie modiste, la tailleuse petite-main, la manutentionnaire avaient la chute aussi facile que l'œillade. Lamertin, Audiarte et Mayolles, libraires, tenaient encore boutique dans la rue Cantersteen ".

Ch. Sillevaerts<sup>3</sup> a connu ce quartier qu'il fréquenta au cours de sa vie estudiantine :

" Deux cafés situés rue de l'Impératrice, à hauteur du débouché de la rue des Sols : le *Ballon* et le *Luxembourg* étaient les seuls établissements fréquentés par les étudiants ".

" On pouvait obtenir au *Ballon* du café frais au matin, du café réchauffé le restant de la journée, des bières bruxelloises à 10 centimes la chope, du faro à 12 centimes, la bouteille de gueuze à 60 centimes ainsi que du genièvre et du cognac ".

" A partir de la fin du carnaval, le *Ballon* et le *Luxembourg*, à part entre 11 heures et midi, voyaient leur clientèle estudiantine réduite à l'extrême, la période de la bloqué avait commencé. De même, dans les cafés de la Porte de Namur, habituellement fréquentés par les étudiants, les casquettes devenaient beaucoup plus rares et leurs apparitions plus fugitives. Au moment des examens, il y avait une reprise nette des affaires, on y venait se remettre des émotions causées par les interrogatoires et, le jour des proclamations, il était d'usage de fêter son succès dans son café habituel, ce qui se faisait avec un certain bruit ou de s'y consoler d'un échec, ce qui se passait beaucoup plus calmement ".

J. d'Osta<sup>4</sup> raconte : " La rue des Douze Apôtres et les rues voisines formaient quelque chose comme une petite ville de province où vivaient grands seigneurs, grands bourgeois et gens modestes. Bon voisinage, cordial, bienveillant ".

Il rappelle qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la rue des Douze Apôtres et les rues voisines formaient le quartier *intellectuel* de Bruxelles, outre l'Université dans la rue des Sols, on y trouvait plusieurs écoles et pensionnats, l'Athénée des Douze Apôtres et le sévère Institut Laurent qui préparait les jeunes gens à la carrière d'officier. Tout proche se trouvait un vaste bâtiment, le pensionnat Héger, où résidèrent en 1842 et 1843 Emily et Charlotte Brontë, le roman " Villetta " rappelle ce séjour.

Il n'est pas surprenant que le 10 décembre 1887, dans un tel milieu, soit sortie d'une modeste imprimerie le premier numéro d'un journal appelé Le Soir.

Quartier animé et cordial, milieu intellectuel, telle était l'ambiance dans laquelle les étudiants de l'ULB évoluaient.

Mais ce n'était pas le seul milieu que fréquentaient les étudiants en médecine. L'atmosphère des hôpitaux était bien différente.

Le vieil hôpital Saint-Jean fut fondé en 1193 par les sœurs hospitalières du Saint-Esprit, c'était à la fois un hôpital, un hospice et un orphelinat. En 1780 une partie des bâtiments s'effondrèrent limitant la capacité d'hébergement à deux salles de sorte que les bonnes sœurs firent face à cette situation en plaçant trois malades par lit. Ambiance !

Le gouvernement hollandais prit la décision de construire un nouvel hôpital Saint-Jean face au Jardin botanique datant de 1826.

C'est en 1843 que les malades furent transférés dans le nouvel hôpital fort bien conçu, mais situé dans un quartier qui était alors peu animé.

L'ambiance était bien différente dans le quartier des Marolles où avait été bâti l'hôpital Saint-Pierre. Le Marollien, mélange de l'énergie flamande et de la vivacité wallonne, habitait le quartier le plus défavorisé de la ville, mais aussi le plus épris de liberté. Il parlait un langage étrange, le Bargoensch, sorte d'esperanto dont le vocabulaire avait ses sources dans le français, le flamand, l'hébreu, le latin, l'espagnol et l'allemand. C'était aussi le quartier de la prostitution, de l'alcoolisme et des bagarres, comportements fournisseurs des consultations à l'hôpital.

Ainsi les élèves-médecins fréquentaient des milieux aux ambiances fort différentes : un quartier huppé et intellectuel, un hôpital moyenâgeux et la Marolle.

Mais n'est-ce pas la destinée du futur médecin de pouvoir s'adapter aux différents milieux, aux différentes ambiances et aux différents langages que sa profession lui impose.

Tous les ingrédients étaient réunis en ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour que son adaptation soit réussie.

## BIBLIOGRAPHIE

1. Hymans L. Bruxelles à travers les âges. Bruxelles:Ed. Bruylant-Christophe;1882.
2. Guislain A. Bruxelles atmosphère. Paris-Bruxelles:Ed. L'Eglantine;1932.
3. Sillevaerts Ch. In Illo Tempore. Bruxelles:Ed. Presses académiques européennes;1963.
4. d'Osta J. Les rues disparues de Bruxelles. Bruxelles:Ed. Rossel;1979.

### Correspondance :

R. MAYER  
Rue André Fauchille, 16  
1150 Bruxelles  
E-mail : raymayer@skynet.be

Travail reçu le 17 avril 2018 ; accepté dans sa version définitive le 18 avril 2018.